

colté jusqu'à six cents minots de pommes de terre par arpent dans des circonstances éminemment favorables) or, si vous comparez ce produit moyen avec le produit moyen du froment dans un sol très-fertile, vous aurez en faveur des racines une différence de près de cent soixante-quinze minots ! Un minot de grain pèse à peu près le même poids qu'un minot de pommes de terre soixante livres environ.

D'autre part, les savants et les économistes sont à peu près d'accords que trois livres de pommes de terre contiennent pour l'homme autant de matière nutritive qu'une livre de blé.

Partant de cette base un arpent de pommes de terre peut nourrir au plus bas deux fois plus d'individus qu'un arpent de blé. Je dis *au plus bas*, car j'ai supposé une très-belle récolte de blé et une médiocre récolte de pommes de terre. Ajoutons, enfin, une dernière considération : partout où vient le froment, les pommes de terre réussissent et les pommes de terre prospèrent et donnent un bon produit là où le froment et même le seigle ne végèteraien pas.

La Betterave.

Passons aux betteraves. La betterave était peu cultivée en France avant que l'on s'occupât d'elle comme plante saccharine ; et c'est la plus grande, peut-être la seule obligation que nous aurons un jour au sucre de betterave, d'avoir répandu sur tous les points de notre patrie un végétal dont la place est marquée dans l'assoulement d'une grande exploitation.

Pour l'entretien et l'engraissement des bestiaux, la betterave est une des plus précieuses ressources de l'agronome. Elle s'allie très-bien aux pommes de terre, dont elle corrige les inconvénients et modère les effets.

AUGUSTIN.— Les pommes de terre offrent donc quelques inconvénients ?

M. DE MORSY.— Ne vous ai je pas dit que les pommes de terre favorisaient singulièrement la sécrétion du lait chez des vaches laitières ? Il s'ensuit naturellement qu'alimentées presque exclusivement avec des pommes de terre crues, elles maigrissent et s'épuisent. Une ration de betteraves les soutient au contraire, parce que celles-ci n'ont aucune action sur l'appareil lactifère, tout en étant très-nourrissantes.

Sucre de Betterave.

CHARLES.— Permettez-moi une autre question, Monsieur. D'après la manière dont vous vous êtes exprimé il n'y a qu'un instant à l'égard du sucre de betterave, il me semble que vous n'êtes pas grand partisan de cette industrie. Je croyais tous les cultivateurs intéressés, au contraire, à ce que la fabrication du sucre indigène prit un immense développement.

M. DE MORSY.— Je sais que la question a été présentée ainsi ; mais voici mon opinion personnelle : Non, l'agriculture n'a aucun intérêt réel au maintien de l'industrie sucrière.

Les planteurs de betteraves ne sont pas des agriculteurs ; car je ne donnerai pas le nom d'agriculteur à un homme qui loue cinquante ou même cent arpents de terre pour y cultiver exclusivement des betteraves jusqu'à ce que le sol épuisé n'en veuille plus produire. D'un autre côté, les véritables fermiers, entraînés par l'espérance de vendre cherement leurs tubercules à la fabrique voisine, bouleversent leurs assolements et détruisent l'ordre, l'économie de leur exploitation, en subordonnant le principal à l'accessoire.

Culture de la Betterave.

Dieu, dans sa sagesse infinie, a reparti ses dons sur la surface du globe de manière à ce que tous les peuples aient besoin les uns des autres. Chaque climat à ses produits spéciaux, indigènes, naturels, qu'il est déraisonnable, absurde, de vouloir demander à d'autres climats favorisés différemment. Le sucre est le lot des contrées tropicales : vouloir faire du sucre en France, c'est vouloir faire du vin à Saint-Pétersbourg. La canne contient soixante quinze et peut-être quatre-vingt-dix pour cent de sucre ; la betterave, cinq, six, sept, pour cent. N'est-ce pas le comble de la folie que de vouloir demander à cette dernière le sucre dont nous avons besoin, de soutenir par des primes énormes une industrie qui ne peut exister par elle-même, par ses propres forces ? Voyez en effet, le sucre des colonies, pour arriver en Europe, doit payer un fret considérable, supporter des primes d'assurance, passer par trois ou quatre mains, et en définitive verser au trésor un droit d'entrée de cinq piastres par cent livres ; eh bien ! le sucre de betterave, qui est tout rendu sur les marchés, ne peut pas payer trois piastres de droit pour soutenir la concurrence : qu'en faut-il conclure ? que la betterave donne très cherement ce que la canne donne à bon marché ; que, par conséquent, demander du sucre à la betterave, c'est méconnaître le premier de tous les principes d'économie politique, qui peut se formuler ainsi : Produire toujours au meilleur marché et le plus facilement possible.

Ensuite, si nous fabriquions, nous autres Français, notre sucre, comment nos colonies, comment le Brésil, et les autres contrées transatlantiques, paieront-ils les marchandises que nous leur envoyons ?

Comment pourrons-nous proposer des traités commerciaux aux nations des contrées tropicales qui ne peuvent produire que du sucre, ou du moins dont le sucre est le produit principal ?

Consentiront-elles à nous acheter et à ne pas nous vendre ? Supposons qu'elles le veuillent, le pourraient-elles ?

Mais, diront les betteraviers devenus philanthropes, le sucre est trop cher en France, le peuple est forcé de s'en priver, etc., etc.

Raison de plus, Messieurs, pour donner la préférence à la canne, qui peut nous livrer au besoin du sucre à dix sous la livre, tandis que vous ne pourriez l'établir au plus bas qu'à quinze sous.

Vous voyez que mon opinion est très-soutenable sans s'appuyer sur les considérations d'un ordre beaucoup plus élevé, telles que l'intérêt de notre marine, et l'injustice criante de frapper de droit inégaux deux produits identiques et également français. Mais nous voilà encore une fois hors de notre sujet.

Question Commerciale.

La culture et le produit de la betterave se rapprochent beaucoup de la culture et du produit des pommes de terre ; en moyenne, on récolte quinze tonneaux de betteraves par arpent ; j'en ai récolté chez moi l'année dernière vingt six tonneaux.

La betterave se sème ordinairement en avril c-a-d aussitôt que possible au printemps, et se récolte vers la fin d'octobre.

Pour la *Semaine Agricole*.

Notions familières sur les principes d'agriculture.

(SUITE.)

De la formation du sol.

Outre les forces dont dispose la nature pour pulvériser les rochers et les changer en sol, elle a à son service une foule de procédés, au moyen desquels, elle active la croissance des plantes, et dont l'influence dans ce but, jouit d'une grande importance. Ce n'est pas seulement le soleil, l'air, le froid, et l'humidité qui agissent sur les rochers, pour former le sol, mais on peut dire que la plante, par la force vitale dont elle est douée, y contribue puissamment. Ainsi, les lichens ou mousses, qui croissent si rapidement sur la surface exposée des rochers, s'y putréfient promptement par nombreuses générations ; et de cette manière, il s'y forment une espèce de terreau. Dans l'espace de quelques années, il se forme, sur cette couche de terre, qui devient de plus en plus propre à la culture, sous l'action prompte et active de la nature, diverses sortes d'herbes, qui prennent la place des mousses putréfiées. Bientôt, diverses graines d'arbustes et d'arbres, sont transportées par le vent ou par les oiseaux sur ces